



HAL
open science

**Migration et fait divers : représentations de la frontière
sud du Mexique dans La mara, de Rafael Ramírez
Heredia**
Julio Zárate

► **To cite this version:**

Julio Zárate. Migration et fait divers : représentations de la frontière sud du Mexique dans La mara, de Rafael Ramírez Heredia. Roman noir et journalisme : en quête de vérité, 2020, 978-2-37741-055-2. hal-04778801

HAL Id: hal-04778801

<https://hal.science/hal-04778801v1>

Submitted on 18 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Roman noir et journalisme: en quête de vérité

Textes réunis et édités par
Myriam Roche
et Émilie Guyard

37

Roman noir et journalisme : en quête de vérité

Textes réunis et édités par

**Myriam Roche
et Émilie Guyard**



LABORATOIRE LANGAGES, LITTÉRATURES, SOCIÉTÉS,
ÉTUDES TRANSFRONTALIÈRES ET INTERNATIONALES



COLLECTION ÉCRITURE ET REPRÉSENTATION

N° 37

Université Savoie Mont Blanc
UFR Lettres, Langues, Sciences Humaines
Laboratoire Langues, Littératures, Sociétés, Études Transfrontalières et
Internationales
BP 1104
F – 73011 CHAMBÉRY CEDEX
www.llseti.univ-smb.fr

Réalisation : Presses Universitaires Savoie Mont Blanc, C. Brun
Tél. 04 79 75 85 14
Illustration de couverture : par Renaud De Saint Vaast.

ISBN : 978-2-37741-055-2
ISSN : 1774-3842
Dépôt légal : novembre 2020

DIRECTRICE DU LABORATOIRE

Dominique Lagorgette

COMITÉ ÉDITORIAL DU LABORATOIRE

Laurence AUDEOUD (Università degli Studi del Piemonte Orientale)
Nathan BADOUD (Université de Fribourg)
Alain BECCHIA (Université Savoie Mont Blanc)
Maria CANDEA (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3)
Dario CECCHETTI (Università degli Studi di Torino)
Max DUPERRAY (Université Aix - Marseille)
Françoise GADET (Université Paris - Nanterre)
Stéphane GAL (Université Grenoble Alpes)
Dominique GLASMAN (Université Savoie Mont Blanc)
Christian GUILLERÉ (Université Savoie Mont Blanc)
Dominique JEANNEROD (Queen's University Belfast)
Jean KEMPF (Université Lumière - Lyon 2)
Sabine LARDON (Université Jean Moulin - Lyon 3)
Véronique LAURENS (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3)
Sophie MARNETTE (Balliol College, University of Oxford)
Michele MASTROIANNI (Università degli Studi del Piemonte Orientale)
Barbara MEAZZI (Université Nice - Sophia Antipolis)
Claudine MOISE (Université Grenoble Alpes)
Franck NEVEU (Université Paris - Sorbonne)
Geneviève PIGNARRE (Université Savoie Mont Blanc)
Daniel RAICHVARG (Université Bourgogne - Franche-Comté)
Françoise RIGAT (Università della Valle d'Aosta)
Paolo TORTONESE (Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3)

Cet ouvrage est publié avec le soutien de :



SOMMAIRE

Prologue.....7

Première partie :

Le fait divers à la source du roman noir 13

Le Détective, Le Journaliste et la Vérité
Véronique Desnain..... 15

Le fait divers et son traitement romanesque
Christophe Dupuis..... 39

Acte local, nihilisme global : du fait réel au complot de fiction,
le labyrinthe des révélations dans le roman noir français du XXI^e siècle
Stéphane Ledien..... 53

Morituri de Yasmina Khadra : du fait divers à la critique sociale
Jelloul Bouhmida 67

Fait divers et fait social :
le fait divers comme révélateur du monde dans deux
romans de Jean-Bernard Pouy et Didier Daeninckx
Sybilla Guéneau 81

Le rapport paradigmatique entre le factuel et
le fictionnel dans les romans d'Olivier Norek
Loredana Trovato 95

Migration et fait divers :
représentations de la frontière sud du Mexique
dans *La mara*, de Rafael Ramírez Heredia
Julio Zárate 111

Violencia, dinero y verdad en *Plata quemada*
Martín Lombardo 125

Interview de Dominique Manotti par Dominique Lagorgette..... 141

Deuxième partie :

Le journalisme au service du roman noir 157

Periodismo y novela negra : el caso de la literatura española
Àlex Martín Escribà & Javier Sánchez Zapatero..... 159

Meurtres pour mémoire:	
ETA dans le nouveau roman noir espagnol (2011-2019)	
Ludivine Thouverez	181
Arturo Pérez-Reverte et les avatars du roman-reportage:	
de <i>Territorio Comanche</i> (1994)	
à <i>El francotirador paciente</i> (2013)	
Thierry Nallet	197
Roman noir et journalisme en Algérie:	
fictions du réel, vérités du trauma	
Mohammed Yefsah	215
Roman noir et journalisme en Amérique centrale	
Dante Barrientos Tecún	237
Les enquêtes d'Amir Valle, du journalisme à la fiction:	
autour de Habana Babilonia	
Nelly Rajaonarivelo	253
La figura del periodista en Tijuana:	
crimen y olvido de Luis Humberto Crosthwaite	
Jafet Israel Lara	269
Leonardo Padura Fuentes: journalisme et littérature,	
deux passions complémentaires	
Paula Martínez.....	285
Entretien avec Leonardo Padura.....	297

MIGRATION ET FAIT DIVERS :
REPRÉSENTATIONS DE LA FRONTIÈRE SUD DU MEXIQUE DANS
LA MARA, DE RAFAEL RAMÍREZ HEREDIA

JULIO ZÁRATE

UNIVERSITÉ SAVOIE MONT BLANC - EA 3706 LLSETI

Lorsqu'il fait l'état des lieux du roman mexicain contemporain, l'écrivain Martín Solares parle d'une « crise de la fiction » due à la recrudescence de la violence ces deux dernières décennies, ayant pour cause notamment la guerre entre l'État et le narcotraffic. Il existe pourtant, souligne Solares, une surproduction de documents, d'essais, d'enquêtes et de romans qui s'intéressent aux rapports entre criminels et hommes politiques. Nombre d'écrivains et de journalistes, tels que Paco Ignacio Taibo II ou Francisco Hinojosa placent la violence et l'impunité au cœur de l'intrigue à travers le roman noir ou le *néo-policier*¹.

Cette surproduction de textes dont parle Solares a permis de dresser le portrait des personnages types du panorama littéraire mexicain, tels que le narcotraffiquant, le policier corrompu, le tueur à gages, mais aussi les victimes. Solares insiste sur l'impossibilité de dénombrer les victimes, qui se comptent par milliers. L'image de la victime, dit-il, se répand « tristement d'un récit à un autre² ». Il voit dans le roman mexicain contemporain une chronique du fait divers qui fait de la littérature un moyen de témoigner d'une réalité dont la violence dépasse la fiction ; une manière de dénoncer l'omniprésence du crime.

1 À propos du néo-policier, Jaime Galgani rappelle : «[...] la novela negra latinoamericana se diferencia de la norteamericana por su directa denuncia a las instituciones y no sólo a los 'ricos y poderosos' que caracteriza a la narrativa policial estadounidense, especialmente a partir de los años veinte, con Dashiell Hammett ». J. GALGANI, « *La Mara*, la historia interminable. La migración centroamericana en el relato neopolicial de Rafael Ramírez Heredia », *Literatura y lingüística*, Universidad Católica Silva Henríquez, Santiago, N° 20, 2009, p. 17.

2 M. SOLARES, « Radiographies de la violence ou la crise de la fiction », in Florence Olivier et Philippe Daros (dir.), *Du roman noir aux fictions de l'impunité*, Paris, Indigo, 2014, p. 197.

Un autre auteur, Vicente Leñero, souligne l'une des caractéristiques qui font du Mexique un espace propice au fait divers : le fait que dans ce pays, souvent, les crimes ne sont pas élucidés ; la police peut trouver un coupable mais ne résout pas le mystère. L'absence de coupable et, par conséquent, de justice, favorise l'essor du crime. « Je pense [dit Leñero] qu'il y a là un énorme filon pour les écrivains [...]. Un roman où le drame consisterait non pas à découvrir le coupable, mais à reconnaître qu'on ne peut pas l'identifier, serait un fidèle reflet de notre réalité³. »

Dans cet univers, la frontière nord du Mexique est un espace fécond. Yuri Herrera, Elmer Mendoza, Alejandro Páez Varela, Heriberto Yépez, pour n'en citer que quelques-uns, contribuent à travers leurs romans à faire de villes telles que Ciudad Juárez ou Tijuana des lieux symboliques du crime⁴. Le lien entre la frontière, la violence et le narcotraffic semble évident, et il en va de même pour la migration, qui touche l'ensemble du pays. Quelques auteurs mexicains – Alejandro Hernández, Emiliano Monge, Antonio Ortuño – se sont récemment intéressés à la migration centraméricaine et aux enjeux de la frontière sud du Mexique, notamment après la découverte des fosses de San Fernando, au Tamaulipas, en 2010, dans lesquelles ont été retrouvés les corps de soixante-douze migrants. Pourtant, cette violence envers les migrants centraméricains durant leur traversée du Mexique n'est pas récente.

Publié en 2004, *La Mara*, de l'écrivain et journaliste mexicain Rafael Ramírez Heredia (1942-2006) est un exemple de l'approche par la fiction du contexte migratoire centraméricain. Dans ce roman, Heredia fait référence, à partir d'une multiplicité de récits, au surgissement des gangs auto-désignés *maras*⁵, et fait de la ville guatémaltèque de Tecún Umán, frontalière avec le sud du Mexique, le théâtre du fait divers. Par le biais des histoires racontées dans le roman, le lecteur assiste à la banalisation du crime lié au passage des migrants clandestins à travers le fleuve Suchiate. La corruption, l'impunité, la prostitution, le trafic de personnes, d'armes

3 C. FELL, « Vicente Leñero : le crime comme alibi », in F. OLIVIER et P. DAROS (dir.), *Ibid.*, p. 208.

4 À titre d'exemple, Yépez écrit sur Tijuana : « Ninguna ciudad mexicana ha despertado más el morbo que la ciudad de México o Tijuana. La ciudad de México por su pavoroso tamaño, por el peso piramidal de su pasado; Tijuana por su tenebrosa juventud, por la sombra negra de sus calles y, sobre todo, por el temor que nos inspira lo que ella realmente significa respecto a toda nuestra cultura. Una ciudad con todo el futuro del mundo globalizado pero sin ningún porvenir. Como toda ciudad que se vive hasta lo más profundo, Tijuana asesina ». H. YÉPEZ, *Tijuanologías*, México/Mexicali, Umbral/Universidad Autónoma de Baja California, 2006, p. 13.

5 Sur la question de la Mara Salvatrucha, cf. R. REGUILLO, « La mara : contigencia y afiliación con el exceso », *Nueva sociedad*. « *El futuro ya no es como antes : ser joven en América Latina* », n° 200 (nov.-dic.), 2005, p. 70-84.

et de drogues sont le quotidien de ceux qui habitent à la frontière sud du Mexique.

Cet article s'intéresse au lien que l'auteur établit entre la situation de cette frontière et la fiction. L'analyse portera d'abord sur la construction de l'espace fictionnel faisant de la frontière sud le territoire du fait divers. Dans ce contexte, le fleuve Suchiate, comme le fleuve Bravo ou Grande au nord du Mexique, acquiert, dans le roman, une dimension symbolique : le fleuve devient l'engrenage infernal d'un système qui fait des femmes les principales victimes. La jungle et le train complètent cet enfer que constitue l'entrée au Mexique pour le migrant centraméricain. Le caractère polyphonique du roman sera également évoqué car *La Mara* donne la parole aussi bien aux victimes qu'aux bourreaux. Ces histoires se font l'écho d'une dégradation sociale accrue lors de l'arrivée des *maras* dans la région du « triangle Nord » de l'Amérique Centrale : le Guatemala, le Honduras et le Salvador.

Il sera enfin question de l'apparente absence d'intrigue ou d'enquête policière malgré les nombreuses victimes, dont l'origine et les caractéristiques – femmes et migrants centraméricains – présentent de nombreuses similitudes. Les crimes dont Heredia parle dans *La Mara* se perdent dans l'indifférence et le silence. L'auteur insiste tout au long du récit sur un crime : le massacre du Carrizal. Cette itération n'est pas anodine : ce seul fait divers, qui devient le leitmotiv du roman, lui permet de mettre en évidence le fonctionnement du système de violence organisée qui sévit à la frontière.

La frontière comme territoire du crime

Dans le contexte mexicain, il semble difficile de dissocier le lien entre l'espace frontalier du nord du pays – lieu de conflits et de toutes sortes d'échanges – et la victime. Dans *La Mara*, Heredia fait de Tecún Umán et de la frontière sud du Mexique le centre du récit : un espace à la fois poreux et renfermé sur lui-même. Tecún Umán constitue le premier objectif à atteindre des Centraméricains, mais il faut survivre à cette ville que certains migrants considèrent comme « l'entrée dans le territoire du Seigneur de la nuit⁶ », avant de songer à entrer aux États-Unis. L'auteur insiste sur la difficulté à atteindre le nord car il faut traverser le Mexique et l'impression d'avancer, dans le roman, n'est qu'illusoire : « Le sud c'est le nord. Le nord n'existe pas. Le train avancera sans arriver nulle part⁷ ». Cette perte de repères donne au parcours des Centraméricains une impression de circularité qui est renforcée par le risque permanent de la déportation. Dans

6 R. RAMÍREZ HEREDIA, *La mara*, México, Punto de Lectura, 2006, p. 281. Toutes les citations en français de l'œuvre étudiée ont été traduites par nos soins.

7 *Ibid.*, p. 420.

le roman, un groupe de migrants est renvoyé depuis Tapachula, au Chiapas, jusqu'au Salvador, à travers une route située « Au sud du sud mexicain. Au nord de l'Amérique Centrale⁸ ». Ils doivent désormais recommencer le voyage. Le nord apparaît tellement loin pour les migrants du récit que le sud du Mexique devient leur nord par procuration.

Le bar et maison close de Tecún Umán est un repère des criminels locaux ; le nom du bar, « Tijuanita », rappelle que cette ville n'est qu'un aperçu de la violence qui guette au nord, dans « la grande Tijuana qui dévore ceux qui ne sont pas prêts⁹ ». Tapachula, au Mexique, n'est qu'à une quarantaine de kilomètres, mais la route conduisant à cette ville plonge dans la jungle, ce qui accentue l'écart entre les deux pays. Si Mexico apparaît encore loin à ceux qui arrivent à Tecún Umán, la frontière entre ce pays et les États-Unis l'est davantage. Pourtant, don Nico, le consul mexicain de cette ville guatémaltèque, estime que les agents états-uniens ont avancé leur barrage « depuis le fleuve Bravo jusqu'aux rives du Suchiate¹⁰ » ; ce qui fait de tout le Mexique une énorme frontière entre le sud et le nord¹¹.

Étant une frontière naturelle, le Suchiate constitue le centre névralgique des crimes. Le fleuve prend une importance majeure pour les Centraméricains : il représente à la fois l'aboutissement du parcours à travers l'Amérique Centrale et le début de la traversée du Mexique. Le Suchiate est un premier repère dans l'espace mexicain tandis que le fleuve Bravo indique, au nord, la fin du parcours¹². Le Suchiate est surnommé, chez Heredia, « Satanachia¹³ », faisant référence au démon capable de soumettre toute femme à sa volonté. Par ses eaux, traversent des femmes qui sont prostituées de l'autre côté ; celles qui reviennent à Tecún Umán servent de

8 *Ibid.*, p. 180.

9 *Ibid.*, p. 30.

10 *Ibid.*, p. 336.

11 Cette idée du Mexique en tant que frontière parsemée d'obstacles pour les Centraméricains, apparaît également chez Hernández : « A lo mejor son los gringos los que les exigen que no nos dejen pasar. México es como una frontera para nosotros, una frontera larga y tirada, en medio de nuestros países y Estados Unidos », A. HERNÁNDEZ, *Amarás a Dios sobre todas las cosas*, México, Tusquets, 2013, p. 111. Les migrants centraméricains, chez Hernández, expliquent la maltraitance qu'ils subissent au Mexique comme la conséquence logique de la domination du sud par le nord : les Mexicains adoptent la même attitude envers les Centraméricains que les États-uniens envers les migrants mexicains.

12 Hernández insiste sur l'importance des fleuves dans l'imaginaire centraméricain. Les fleuves sont présents, dit l'un de ses personnages, dans la conscience des Centraméricains telle une illusion secrète, même pour ceux qui n'ont jamais essayé de les traverser : « Por eso el Suchiate y luego el río Bravo son los emblemas inconscientes de nuestra tierra. Algún día pasar el Suchiate, algún día brincar el río Bravo. », *Ibid.*, p. 50.

13 R. RAMÍREZ HEREDIA, *La mara*, *op. cit.*, p. 34.

mules dans le trafic orchestré par les agents de migration et n'attendent qu'une nouvelle opportunité de passer le fleuve et de s'approcher du nord car «...de l'autre côté du Suchiate, tout est le Nord...¹⁴».

L'un des passeurs du fleuve, Tata Añorve, tel Charon, fait traverser des femmes, conscient qu'il les amène au supplice. Il s'érige en témoin du malheur du «tourbillon de personnes qui cherchent le nord¹⁵». Jadis, l'objectif des Centraméricains fuyant les guerres était de survivre, d'échapper aux «assassinats et [aux] enlèvements nocturnes¹⁶»; Añorve voit désormais le désir d'aller à l'extrême nord en quête d'une vie meilleure. L'imaginaire du nord, en tant que source de richesse et de promesses, n'est pour lui qu'une illusion, tellement ce pays est loin. D'abord spectateur passif, Añorve avertira les migrants des dangers guettant la frontière sud, notamment lorsqu'on ose se hasarder dans la jungle.

Heredia pose dans *La Mara* un cadre référentiel précis qui dépeint l'Amérique Centrale, mais certains espaces dans le récit manquent volontairement de repères : ce sont des non-lieux, sans Dieu ni loi, contrôlés par les criminels. C'est le cas de la jungle au sud du Mexique, décrite comme une «frontière immense dont personne ne peut s'occuper¹⁷», un *no man's land* dans lequel «rien n'existe et tout existe¹⁸». L'épaisseur de la jungle cache des pistes d'atterrissage pour les avionnettes, des camions remplis d'indigènes, des cargaisons d'armes, des prostituées sans âge qui sont conduites tous les jours d'une frontière à l'autre. Ombres, fauves et démons peuplent cet espace dans lequel rien n'existe, car personne ne voit ou n'ose voir.

La jungle est également le territoire des *maras*. Si les migrants sont des ombres, les *maras* sont décrits par Heredia comme des moins-que-rien, ils incarnent la misère du sud et du nord. L'auteur les place au centre de la haine et de la violence qui anéantissent cette frontière. En se constituant en gang, «les tatoués¹⁹» se sont approprié le fleuve, ont fait de la jungle leur tanière et du train de marchandises leur repaire. Heredia décrit le rite d'initiation de Jovany, un jeune Centraméricain qui, pour devenir *marero*, est tabassé pendant treize secondes. Jovany compte au moins quatre victimes, dont ses parents, son ami Laminitas et Anamar, qui est la protégée d'Añorve, le passeur. Chaque larme que Jovany porte sur son visage représente un crime, un ensemble d'histoires sordides, courantes. Anamar tombe amoureuse de Jovany qui profitera de la première occasion pour la violer et ensuite la

14 *Ibid.*, p. 30.

15 *Ibid.*, p. 196.

16 *Ibid.*

17 *Ibid.*, p. 257.

18 *Ibid.*, p. 259.

19 *Ibid.*, p. 22.

tuer. Personne n'ose dénoncer une vérité que les *maras* s'efforcent de faire entendre : ce territoire leur appartient et ils font régner leur loi²⁰.

Le train qui traverse le Mexique est associé à l'imaginaire du parcours migratoire en tant que moyen de transport, mais il est aussi devenu l'instrument du crime²¹. Un passage décrit les *maras* jetant un homme sur les voies du train qui ne s'arrête pas malgré l'incident et poursuit son chemin vers le nord. Heredia souligne l'état permanent d'alerte et la méfiance régnante lorsque les migrants sont près du train. Il décrit le moment où les agents de migration font arrêter le train pour commencer une chasse aux migrants ; ensuite, les agents amènent les migrants au centre d'arrêt avant de les déporter ; là, ils violent les femmes. Les *maras* guettent également, ils attendent le départ de la police pour voler, violer et tuer. Les cris des victimes retentissent dans la solitude de la jungle. Les corps sont laissés à la merci des animaux. Les *mareros* laissent la vie à quelques-uns d'entre eux pour qu'ils racontent ce qui se passe lorsqu'on ose entrer dans leur territoire.

Mais la présence de la *mara* n'est qu'un visage de cette entreprise du crime. Deux des agents de migration racontent comment ils gèrent le flux migratoire et le trafic de femmes, de drogue et d'armes. Ils peuvent faire appel aux militaires en cas de danger et répondent aux ordres de quelques hommes influents et haut placés : le général Valderrama, l'ingénieur Santoscoy et Cossio. Ils contrôlent le pouvoir politique, militaire et économique et font régner la corruption. Leur présence dans la fiction reste discrète, leur discours devant la société est double car la presse se fait l'écho des efforts de ces hommes pour le « bien-être » de la région. Les agents de migration écoutent les prouesses des hauts gradés à la radio et se chargent eux-mêmes de démentir : « [...] le général avait saisi plusieurs kilos de marijuana, ouais, même ceux qui fouillent les poubelles ne veulent pas de marijuana ; mais pas un seul commentaire sur les kilos de cocaïne, d'amphétamines et d'autres drogues qui circulent à la frontière²² ». Il en va de même pour les enquêtes de Cossio contre le crime organisé, que lui-même dirige ; ou des solutions de l'ingénieur Santoscoy au problème de la

20 À ce propos, Galgani, citant Reguillo, souligne que le grand criminel n'enfreint pas la loi de l'État, mais la met face à la menace de déclarer une nouvelle loi. Cette loi des délinquants ne reconnaîtrait pas de frontières ni d'État. Cette question est pour Galgani « une caractéristique de plus du récit néo-policier. », J. GALGANI, « *La Mara*, la historia interminable. », *art. cit.*, p. 12.

21 Les routes du train sont au cœur du parcours migratoire des Centroaméricains dans *Amarás a Dios sobre todas las cosas*. Le récit se construit autour de différentes villes, voies ferrées, refuges et repères situés tout au long du trajet du train depuis le sud du Mexique. Hernández décrit les dangers, mais aussi les crimes et les abus commis par ceux qui contrôlent le train – les délinquants et la police –, contre les Centraméricains qui osent monter dans le train.

22 R. RAMÍREZ HEREDIA, *La mara*, *op. cit.*, p. 253.

terre car c'est lui qui vend les armes à ceux qui volent les terres aux paysans. Les agents de migration rient des mensonges diffusés dans la presse; ces informations détournent l'attention des autres problèmes, tels que le trafic de drogue et de femmes dont personne ne parle.

Lorsqu'il dresse le portrait de la victime mexicaine, l'écrivain Martín Solares parle d'« un être criblé de balles, mutilé, sans jambes, ni bras ni voix, qui s'y connaît en sang²³ ». Il parle du « Mexicain mutilé », conscient du risque de devenir victime à chaque instant. Ces personnages-victimes sont invisibles et impuissants face aux autorités corrompues et/ou incompetentes, mais aussi face aux délinquants.

« La partie des crimes », de 2666 (2004) de l'écrivain chilien Roberto Bolaño ou la chronique *Les os dans le désert* (2002), du Mexicain Sergio González Rodríguez, offrent des exemples crus de l'assassinat en masse de femmes, notamment à la frontière nord du Mexique²⁴. Dans *La Mara*, un seul événement donne un exemple de l'ampleur du commerce de femmes dans cette région. Une cinquantaine de femmes provenant d'Amérique du sud est offerte aux enchères dans la jungle à un groupe d'hommes dont l'identité reste inconnue: « Oui, mes amis [dit l'animateur à ceux qui participent aux enchères], de plusieurs pays du sud proviennent les odalisques demandées par nos visiteurs, elles constituent la colonne vertébrale de cette région du monde²⁵. » Il en va de même pour un agent de migration qui affirme que « les femmes qui travaillent des deux côtés de la frontière sont la base des affaires...²⁶ ». Heredia raconte plus en détail les histoires de Sabina, la Hondurienne, et de Lizbeth, la Panaméenne. Elles regardent, rêveuses, le fleuve Suchiate et n'attendent qu'une opportunité pour le traverser, même si ceci signifie entrer en enfer car pour les hommes puissants de la région ces femmes ne sont que des corps.

Le viol et l'assassinat d'Anamar, les prostituées du bar Tijuanita à Tecún Umán, celles qui se font violer dans la jungle ou dans le centre d'arrêt migratoire du côté mexicain, celles qui offrent des faveurs sexuelles à don Nico en échange d'un visa, les femmes de doña Lita, la maquerelle, les mules des agents de migration: est-il possible de donner la parole à chacune d'entre elles? Heredia insiste sur le fait que leur histoire est celle de toutes les victimes. Il en va de même pour les migrants face aux aléas du parcours migratoire: « la perte de bras, les jambes coupées, la déportation, la prison,

23 M. SOLARES, *art. cit.*, p. 197.

24 La chronique de Sergio González Rodríguez décrit la vague de crimes qui ont lieu depuis les années 1990 contre des femmes qui sont violées et torturées à Ciudad Juárez. De son côté, le récit de Roberto Bolaño situe ces crimes à Santa Teresa, double fictionnel de Ciudad Juárez.

25 R. RAMÍREZ HEREDIA, *La mara, op. cit.*, p. 190.

26 *Ibid.*, p. 304.

les amphétamines, la poudre de la coca. Ils ne l'imaginent pas parce que c'est pire de rentrer dans leurs pays que de subir les malheurs vers le nord²⁷. » Heredia veut insister sur le fait que chaque kilomètre de parcours recèle une histoire ou mille histoires, celles de tous les migrants et victimes, et ces histoires ont été mille fois racontées. Traverser la frontière sud n'est pas difficile, ce qui est difficile c'est survivre de l'autre côté : « Ici on est en sécurité, on est encore au Guatemala²⁸ », dit un passeur à un groupe de migrants avant de traverser le fleuve. Il insistera plus tard : « On est au Mexique, il faut désormais bien ouvrir les yeux²⁹. »

Malgré les meurtres et les abus, le flux migratoire ne s'arrête pas et la jungle devient le théâtre d'une myriade de crimes que personne ne voit. Les histoires sur le train circulent, mais l'on s'efforce de les passer sous silence, il ne faut pas dire que « le train tue³⁰ », dit un agent de migration dans le roman, sinon les affaires s'arrêtent. En décrivant ces crimes, Heredia attire l'attention sur ce lieu périphérique et miséreux qui est délaissé par la justice et par la presse ; malgré leur abondance, ces crimes ne deviennent pas des faits divers car comme Roland Barthes le souligne dans « Structure du fait divers » : « un crime sans cause est un crime qui s'oublie³¹ ».

Le massacre du Carrizal : un fait divers au milieu de l'enfer

Si le roman d'Heredia témoigne d'une liste interminable de délits et d'assassinats, force est de constater l'absence d'enquête. Il n'y a pas de détective, de journaliste ou d'autre personnage ayant l'intention de faire justice ou du moins d'éclaircir un mystère, de trouver un coupable. *La Mara* soulève un paradoxe qui interroge le lecteur sur l'exercice de la justice et l'opacité autour de l'espace frontalier : tout le monde sait ce qui se passe mais personne n'en parle.

Dans « Structure du fait divers », Roland Barthes remarque le lien entre le fait divers et sa présence ou diffusion médiatique. Pour que le crime soit visible et devienne un fait divers, il est nécessaire qu'il soit relayé par les médias ; or, la frontière sud du Mexique semble peu intéresser cette entité aux contours imprécis que l'on dénomme l'opinion publique. Pour donner de la visibilité au drame migratoire centraméricain, un événement majeur devient nécessaire. Par exemple, la découverte des fosses de San Fernando, amplement diffusée dans la presse nationale et mentionnée au moins dans

27 *Ibid.*, p. 18.

28 *Ibid.*, p. 407.

29 *Ibid.*, p. 409.

30 *Ibid.*, p. 259.

31 R. BARTHES, « Structure du fait divers », in *Roland Barthes Œuvres complètes*, Tome II. Livres, textes, entretiens 1962-1967, Paris, Seuil, 2002, p. 445.

deux romans récents³². Ce qui attire l'attention dans ce cas, c'est l'assassinat de masse des migrants. Ce type de crime dépasse la normalité par la quantité et mérite, selon Barthes, l'attention médiatique car il soulève l'intérêt de la population.

Bien qu'Heredia ait fait un travail d'enquête sur la situation migratoire du sud du Mexique pour la documentation du roman, il n'a pas établi une correspondance précise entre la réalité et la fiction, même pour le seul fait divers évoqué et rappelé systématiquement dans le roman : le massacre du Carrizal. Il existe dans *La Mara* tant de similitudes entre les victimes de chaque histoire qu'il devient impossible de se référer à un événement concret sans laisser de côté les nombreux autres cas partageant les mêmes caractéristiques ; il en va de même dans la description des crimes et des abus des policiers ou des délinquants.

Comment alors écrire cette violence quotidienne et permanente ? Dans son article sur *La Mara*, Galgani considère que « le roman, plutôt que de s'arrêter sur des crimes particuliers et des enquêtes clairement identifiables, se soucie de narrer un climat de violence auquel peu de personnes peuvent échapper³³ ». Les auteurs qui se sont intéressés au parcours migratoire centraméricain insistent sur le fait que le Mexique tout entier est devenu un fait divers, un espace où l'on accepte des degrés de violence dépassant toute logique, notamment celle de la justice ; ces excès étant la preuve du dysfonctionnement profond de la société. La volonté de classer « l'inclassable³⁴ », se trouve, selon Barthes, à l'origine du fait divers. Tout est donné dans un fait divers, mais l'on sait peu de choses sur les crimes dans *La Mara*, personne ne cherche à les résoudre ; personne ne veut voir les victimes ni s'approcher de la violence.

À ce propos, l'écrivain Martín Solares évoque les mensonges et la pression que délinquants et hommes politiques exercent sur les journalistes, « si on considère que les politiciens suggèrent aux journalistes ce qu'il faut dire, alors que les criminels leur indiquent ce qu'il faut taire³⁵. » Face à cette double pression sur la liberté de parole, le risque, selon Solares, est de construire une image fictionnelle du pays, une image de sécurité et de paix qui fait silence sur le scandale en évitant à tout prix la diffusion des faits divers.

Dans *La Mara*, le massacre du Carrizal est un exemple de fiction sur l'espace frontalier. Ce crime représente la déchéance de Nicolás Fuentes,

32 Nous faisons référence à *La fila india*, d'Antonio Ortuño et *Amarás a Dios sobre todas las cosas*, d'Alejandro Hernández. Les deux romans ont été publiés en 2013.

33 J. GALGANI, « *La Mara*, la historia interminable », *art. cit.*, p. 18.

34 R. BARTHES, *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 442.

35 M. SOLARES, *art. cit.*, p. 200.

consul du Mexique à Tecún Umán, qui perd son poste après dix ans de service. On apprend le fait divers lors des chapitres dédiés à don Nicolás qui, allongé sur son hamac, se rappelle sa vie de consul et se souvient de Sabina, la Hondurienne qu'il fréquentait au Tijuanita. Ses souvenirs sont interrompus par un bruit de fond provenant de la télévision qui transmet les informations et le renvoie au souvenir du massacre. Don Nico en veut au gouvernement mexicain d'avoir fait de lui un bouc émissaire pour taire tout l'engrenage criminel qui se cache derrière le massacre. Malgré les accusations, il n'était pas au courant de l'affaire et le prouve; pourtant, l'ombre du pouvoir le cerne. Même si personne ne peut prouver son implication dans cette affaire, il est obligé de demander sa retraite anticipée de son poste de consul et devient ainsi le visage du coupable, car il doit y avoir un coupable³⁶.

Tout au long du roman, le lecteur assiste à la rancune de don Nico qui, depuis son hamac, clame son innocence; lui, qui reconnaît avoir distribué des faux visas en échange d'argent et de services sexuels, actes qu'il ne considère pas comme répréhensibles, mais quotidiens dans un espace qui remet constamment en question le respect de la loi. En tant que consul, il participe à un système de corruption qui s'impose au péril de son emploi et de sa vie; il est pourtant fier d'avoir refusé de s'impliquer dans le trafic d'armes et de drogues et de ne jamais avoir donné de faux visas à aucun membre des maras. Ses seuls remords sont pour Sabina, qu'il fréquentait au bar et qui disparaît après le massacre du Carrizal.

Comme Añorve, don Nico est témoin et victime collatérale du réseau de corruption. Il est au courant de tout, sauf de ce dont il est accusé. Après la perte de son poste, il « suggère » (car dénoncer signifierait se condamner à mort), « qu'à la frontière il y a un trafic permanent d'armes et de drogues. Que le trafic de sans-papiers est quotidien³⁷. » Il veut avertir les autorités sur la présence des maras, mais c'est inutile: « On lui aurait répondu que la Mara Salvatrucha n'existe pas, ce sont des âneries des fainéants qui veulent salir la frontière pour que les investisseurs n'amènent pas d'argent³⁸. » Pour lui, le gouvernement ignore ou ne veut pas voir la présence des maras; pourtant, dans le récit, la police se sert du gang pour toute sorte d'entreprise criminelle, et les maras se trouvent d'ailleurs parmi les assaillants du Carrizal.

36 Dans 2666, l'écrivain chilien Roberto Bolaño décrit ce besoin de la part de l'appareil judiciaire de trouver un bouc émissaire capable d'endosser la culpabilité de tous les crimes et de calmer l'exigence de justice de l'opinion publique. Dans ce roman, un tueur en série d'origine étrangère fera l'affaire; pourtant, Bolaño souligne le climat de violence généralisée qui touche toute la population à la frontière nord du pays et cette violence ne se réduit pas aux actes d'une seule personne.

37 R. RAMÍREZ HEREDIA, *La mara*, op. cit., p. 338.

38 *Ibid.*

Puisqu'il n'y a pas d'enquête, le crime n'est dévoilé qu'à travers la suite du récit. Le lecteur apprend dans les derniers chapitres que la maison de paille près du fleuve Suchiate où Añorve le passeur habitait, est le Carrizal. Après l'assassinat d'Anamar, sa protégée, Añorve commence à raconter à tous ceux qui traversent le fleuve et à tous ceux qui ont été victimes des maras, la gentillesse de «la niña Anamar³⁹», victime innocente, elle aussi, des gangs. Il raconte son histoire pour que les gens ne l'oublient pas. Cette histoire reconforte ceux qui traversent la frontière, ceux qui devant la violence des maras ont perdu la foi. Une photo d'Anamar, qu'Añorve garde, devient le symbole d'une nouvelle foi. Trois migrants salvadoriens et Sabina, la Hondurienne, se joignent à Añorve. Les migrants et toutes les victimes de la violence viennent en pèlerinage pour écouter Añorve et s'en remettre à l'image de «la Santa Niña del Río⁴⁰», faisant de la maison de paille un centre d'accueil, mais aussi «l'ermitage du Carrizal⁴¹».

Les autorités tolèrent l'attitude pacifique des fidèles tant qu'ils ne se mêlent pas des affaires politiques; cependant, durant ses assemblées, Añorve commence à dire ce que tout le monde sait: «entre ceux que l'on surnomme la Mara Salvatrucha et les autorités existait une collusion effrontée⁴²». Ce changement dans le discours fait également circuler des rumeurs disant que les séances pieuses au Carrizal, «étaient devenues des meetings politiques aux allures ouvertement subversives⁴³...». Les dérives d'une secte religieuse sont tolérées, la dénonciation de la corruption non. La police avertit Añorve, en vain, du risque de poursuivre ses discours; seul le recours à la violence l'empêche de continuer son travail de dénonciation. À l'aube du massacre du Carrizal, Añorve assiste depuis le fleuve à l'assassinat de quinze personnes qui l'accompagnaient lors de ses prêches, et Sabina, la Hondurienne, se trouve parmi les victimes. Il voit les hommes qui tirent et poignent les corps, allongés par terre. Parmi ces hommes «quelques-uns portaient des képis, d'autres des vêtements obscurs avec des lettres sur le dos, la plupart portait des tatouages⁴⁴». La seule référence aux vêtements donne un indice clair sur l'identité des assassins, qui se trouvent parmi les membres de l'armée, de la police et de la mara.

Le discours officiel à propos du massacre diffère du témoignage d'Añorve. Les journaux relayent les déclarations des autorités sur ce fait divers et soulignent leur préoccupation «pour la violence intra-religieuse et les luttes fratricides pour la terre, dont les conséquences étaient inacceptables

39 *Ibid.*, p. 370.

40 *Ibid.*, p. 376.

41 *Ibid.*

42 *Ibid.*, p. 385.

43 *Ibid.*, p. 387.

44 *Ibid.*, p. 391.

dans un État de droit⁴⁵ ». Heredia insiste sur le contraste entre les déclarations officielles que les autorités donnent à la presse et que celle-ci transmet à la population, et le témoignage d'Añorve, qui réussit à échapper au massacre. Il n'apprendra pas la version officielle, mais s'il l'avait apprise, dit l'auteur, elle ne l'aurait pas intéressé, car la version officielle entrave l'accès à la vérité.

Ce n'est donc pas la répétition excessive des crimes – la relation de coïncidence dont Barthes parle – qui structure le fait divers du Carrizal car la presse n'en parle pas, ou en donne plutôt une version mensongère ; c'est le nombre de morts qui éveille l'étonnement de la population et fait sortir cet événement de la normalité. Pourtant, le flux des informations place rapidement le massacre dans une relation de causalité : tensions religieuses et guerres fratricides pour la terre. L'explication officielle est donnée, et la volonté des autorités de faire justice est affirmée : il ne reste aucun mystère, et le fait divers s'essouffle.

Le paradoxe vient ici du fait que c'est la présence du massacre dans les médias qui représente le triomphe de l'impunité. Le discours médiatique et celui de l'autorité dissimulent la vérité sur les crimes, un seul fait divers permet de cacher l'horreur de la violence à la frontière sud du pays. Les responsables ne figurent pas parmi les coupables, la destitution de don Nico de son poste de consul suffit. L'orage médiatique passe, et les délinquants continuent à agir dans l'ombre. Le massacre du Carrizal reste un mystère. Heredia renvoie à cet événement à travers la télévision, qui court-circuite le récit et rappelle cet événement clivant qui met en lumière la violence mais aussi le pouvoir des responsables.

Lorsqu'il écoute l'histoire de Sabina, au Tijuana, don Nico se demande combien de fois il a entendu la même histoire : « Des centaines, des milliers, toutes se ressemblent⁴⁶ ». Sabina sait qu'il n'est pas nécessaire de tout raconter car c'est l'histoire de toutes les femmes du cabaret « chacune a son histoire et c'est toujours la même⁴⁷... ». Dans *La Mara*, le nombre excessif de crimes fait que les victimes perdent leur individualité. Qui est le coupable du Carrizal ? Y-a-t-il justice ? Les responsables sont là, mais l'impunité les préserve, ils sont invisibles, leur visage demeure inconnu.

Malgré le retentissement médiatique mis en scène dans le récit, on sait peu de choses sur le massacre. Cette indifférence fait craindre à don Nico l'imminence de la répétition d'un autre Carrizal « sur la place Hidalgo ou dans les rues de Tecún Umán⁴⁸ ». Heredia opte dans ce roman pour une saturation de crimes, toujours plus sordides que les précédents ; l'absence

45 *Ibid.*

46 *Ibid.*, p. 230.

47 *Ibid.*, p. 233.

48 *Ibid.*, p. 223.

d'individualité des victimes permet de décliner la même histoire, ce même fait divers, indéfiniment.

Écrire sur un crime aide parfois à faire la lumière sur une situation donnée ou à montrer l'engagement d'un auteur, sa volonté de dénoncer, de faire parler du réel. Mais le risque de la médiatisation d'un crime est de tomber dans le scandale et la morbidité; le risque d'une surproduction de crimes est de banaliser la violence, de faire du fait divers un lieu commun. Il s'agit là d'un terrible paradoxe. Dans *La Mara*, Rafael Ramírez Heredia montre la médiatisation éphémère d'un seul fait divers, un crime parmi tant d'autres. Nonobstant, un seul fait divers peut suffire à attirer l'attention sur le phénomène migratoire à la frontière sud du Mexique, ce territoire où « La mort est la seule qui n'a pas besoin d'un visa⁴⁹ ».

BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES Roland, *Ceuvres complètes*, Tome II. Livres, textes, entretiens 1962-1967, Paris, Seuil, 2002.
- DAROS Philippe, OLIVIER Florence (dir.), *Du roman noir aux fictions de l'impunité*, Paris, Indigo, 2014.
- GALGANI Jaime Alberto, « *La Mara*, la historia interminable. La migración centroamericana en el relato neopolicial de Rafael Ramírez Heredia », *Literatura y lingüística*, Universidad Católica Silva Henríquez, Santiago, N° 20, 2009, p. 13-40.
- HERNÁNDEZ Alejandro, *Amarás a Dios sobre todas las cosas*, México, Tusquets, 2013.
- RAMÍREZ HEREDIA Rafael, *La mara*, México, Punto de Lectura, 2006.

49 *Ibid.*, p. 236.

